

LIRE

DES

TEXTES



DRRING !

-Entrez !

-Monsieur Chatterton, c'est affreux !... Ma fille a disparu!!..

-Asseyez-vous, Madame, et racontez-moi tout !

-J'ai téléphoné chez ses amies : elle ne s'y trouve pas ! J'ai téléphoné chez sa grand-mère : ça ne répond pas !

-Où habite cette grand-mère ?

-12, rue Vieille !

-Bien!.. Et vous ?

-21, rue Neuve !

-Comment votre fille était-elle habillée, la dernière fois que vous l'avez vue ?

-ROUGE !.. Tout en rouge ! Sandales rouges, socquettes rouges, pantalon rouge, chemise rouge, noeud rouge dans les cheveux ! Retrouvez-la, je vous en prie !

-Je la retrouverai, Madame !

-Faites vite ! Je suis folle d'inquiétude !

John Chatterton détective, Yvan Pommaux, école des loisirs

-Dites-moi, Georges, suis-je la plus belle ?

-Oui, Madame, vous êtes la plus belle.

-Mon miroir n'est pas de cet avis. Il me dit : « Tu es belle, certes... mais Lilas est bien plus belle que toi ! » Qu'en pensez-vous, Georges ?

-Je ne puis me prononcer, Madame.

DING ! DONG !

-On sonne ! Allez ouvrir, Georges.

-Bien, Madame.

-Bonjour. Je me présente : John Chatterton, détective.

-Bonjour, Monsieur. Nous vous attendions. Veuillez vous donner la peine d'entrer.

-Monsieur Chatterton ? Asseyez-vous, je vous en prie. Laissez-nous, Georges.

-Ma belle-fille a disparu. Ses cheveux sont noirs comme l'ébène, ses lèvres rouges comme le sang, sa peau blanche comme le lilas. Voilà pourquoi on l'appelle Lilas.

-Auriez-vous une photo d'elle ?

-En voici une, ainsi qu'une liste de ses connaissances et des lieux qu'elle fréquente.

-Elle est belle.

-Retrouvez-là !

-Dites-moi, Georges, où se trouve le père de la demoiselle ?

-Monsieur est en voyage. Voici son portrait.

-GREG !!

-Monsieur Chatterton, je dois vous faire une révélation : Mademoiselle Lilas s'est enfuie !

-Madame ?

-Ce détective est, dit-on, très habile. Suivez-le comme son ombre, Greg...

Lilas, Yvan Pommaux, lutin poche.

LIRE

DES

TEXTES



Mercredi.

Mademoiselle Solicot, mon professeur de piano, est une vieille pie grincheuse. Elle vit au numéro 12 de la rue des Tarots, dans une grande bâtisse cernée par un petit jardin mal entretenu.

Le temps qu'elle ne passe pas à donner ses leçons particulières, elle les gaspille à épier la rue. Comme un oiseau de proie surveillant son territoire, elle guette chaque passant, chaque mouvement, chaque bruit, chaque soupir, chaque lumière. Tout ! Elle fait des commentaires sévères sur les allées et venues des Sorin au numéro 7 ou sur le genre des visiteurs qui sonnent chez les Marly au numéro 11. (...)

Ce mercredi-là, lorsque j'ai sonné chez elle pour ma leçon, Mademoiselle Solicot n'est pas venue m'ouvrir. Les vacances de Pâques m'avaient privée d'elle pendant quinze jours.

Deux vraies semaines de vacances ! Piscine, balades à vélo et courses en patins à roulettes avec tous mes amis du quartier ... J'avais abandonné les montées et descentes de gammes sur un clavier sans l'ombre d'un regret.

Mais ce mercredi, il fallait s'y remettre. Les vacances étaient vraiment finies !

« Monte, Louise ! » a-t-elle crié depuis le salon du premier étage.

C'était bien la première fois qu'elle ne descendait pas m'ouvrir. J'ai pensé qu'avec un peu de chance elle était peut-être malade et que j'allais échapper à ma leçon.

Hélas non. Elle était là, debout, à la fenêtre, dans l'horrible robe mauve qu'elle ne quittait jamais. Elle ne s'est pas retournée lorsque je suis entrée dans la pièce. À travers le rideau de dentelles, elle scrutait la rue (sa rue).

Au bout d'un moment de silence, j'ai demandé en m'approchant de la fenêtre :

« Il y a un problème, mademoiselle ?

- Il se passe de drôles de choses, juste en face. »

Elle avait dit cela en murmurant, comme si quelqu'un, en face, nous avait épiées et avait pu l'entendre.

LEPRE

DES

TEXTES



En face, c'était le numéro 13. une bâtisse vide au style un peu bizarre, avec deux grosses colonnes piquées par la moisissure soutenant un balcon au premier étage.

« Un homme a emménagé là, il y a quinze jours... un homme seul, pour une si grande maison...(...) »

Le coupable habite en face, Hubert Ben Kemoun, Mystère, Casterman.

J'aimerais vous poser une question : est-ce que vous avez déjà eu peur, très peur ? Parce que moi, il y a quelques semaines, j'ai eu la trouille de ma vie.

Bien sûr, tout le monde a peur de descendre tout seul à la cave ou de se retrouver nez à nez avec une grosse araignée velue !

Mais moi, je vous parle de la vraie peur, celle qui vous fait trembler les genoux et claquer des dents... Aïe, aïe, aïe ! Rien que d'y penser, ça me glace le sang !

Tout a commencé le jour où un homme est venu s'installer dans la maison d'à côté. C'était un événement parce que la maison est abandonnée depuis des années.

Les murs sont devenus tout gris, tout tristes. A certains endroits il y a même de la moisissure. De grosses toiles d'araignées pendent du toit. Les volets sont cassés. Ils grincent même quand il n'y a pas de vent.

Tout autour, les mauvaises herbes et les ronces ont tellement poussé qu'elles m'arrivent aux épaules. Je suis sûr qu'il y a des rats et des serpents là-dedans! Bref, un homme est venu habiter dans cette maison.

Il était habillé tout en noir. Il avait les cheveux longs et gris, comme les murs de la maison. Son visage était tout pâle et il avait des yeux noirs et brillants. Et puis, il m'a paru très grand. Papa a beau dire qu'il n'est pas si grand que ça, moi je suis sûr qu'il mesure deux mètres!

Pendant des semaines, je l'ai observé discrètement, le voisin... Il ne parlait à personne dans le quartier. Parfois, il restait enfermé toute la journée sans ouvrir les volets. Et quand la nuit tombait, aucune lumière ne brillait chez lui, à part une petite lampe au sous-sol. Je me suis souvent demandé ce qu'il y fabriquait dans le sous-sol...

J'avais remarqué qu'il sortait tous les mardis soir. J'ai souvent eu envie de le suivre, mais quelque chose me disait qu'il valait mieux rester chez moi...

L'assassin habite à côté, Florence Dutruc-Rosset.

LIRE

DES

TEXTES



Une mauvaise plaisanterie

Tu feras très attention, n'est-ce pas ? Et surtout tu n'enlèveras pas tes lunettes ? Le docteur t'a bien dit ce que tu risques si...

Daniel soupira d'un air agacé.

Je sais, maman, je sais ! Coupa-t-il d'un ton brusque.

Mais il se rendit compte que sa mère était vraiment inquiète à son sujet et il lui sourit gentiment.

Ne t'inquiète pas, je ferai gaffe, promit-il d'une voix radoucie. C'est... Je me sens un peu nul, tu comprends ? Des lunettes de soleil en plein hiver...

Marielle sourit à son tour :

Je sais, Daniel, mais c'est seulement pour quelques jours.(...)

Marielle commença à débarrasser la table du petit déjeuner et regarda la pendule de la cuisine d'un air significatif.

je ne suis pas encore en retard, fit Daniel, qui avait suivi son regard. Alors, et cette dernière répétition ?

J'ai le trac, avoua Marielle.

C'est très bon signe, déclara son fils d'un ton sentencieux.

J'espère. File vite maintenant, sinon tu vas vraiment être en retard. (...)

La situation était intenable. L'homme savait que, s'il n'agissait pas dès ce soir, tout serait découvert. Or, il n'avait pas du tout l'intention de terminer ses jours en prison. Il avait amassé un magot confortable – très confortable – et il voulait en profiter le plus longtemps possible. Il avait tout prévu, sa fuite, son refuge... Personne ne pourrait jamais rien prouver contre lui.

Personne, mis à part ce crétin de Franval, qui avait eu la mauvaise idée de s'intéresser à certaines transactions.(...)

Un tueur à ma porte, Irina Drozd, Bayard poche

LIRE

DES

TEXTES



LUNDI

C'est ça, c'est ça. Allez-y, pendez-moi. J'ai tué un oiseau. C'est que je suis un chat, moi. En fait, c'est mon boulot de rôder dans le jardin à la recherche de ces petites créatures qui peuvent à peine voler d'une haie à l'autre. Dites-moi, qu'est-ce que je suis censé faire quand une petite boule de plumes se jette dans ma gueule ? Enfin, quand elle se pose entre mes pattes. Elle aurait pu me blesser.

Bon d'accord, je lui ai donné un coup de patte. Est-ce une raison suffisante pour qu'Ellie se mette à sangloter si fort dans mon poil que j'ai bien failli me noyer ? Et elle me serrait si fort que j'ai cru étouffer.

-Oh, Tuffy ! dit-elle avec reniflements, yeux rouges et Kleenex mouillés. Oh, Tuffy, comment as-tu pu faire une chose pareille ?

Le journal d'un chat assassin, Anne Fine, école des loisirs.

SACCAGES EN SÉRIE

Comme tous les matins, à six heures précises, Mme Leroi s'apprêtait à ouvrir sa boulangerie-pâtisserie. Tout en frottant ses yeux encore ensommeillés, elle fit tourner la clé dans la serrure. Elle entra, bâilla un bon coup et repoussa la porte derrière elle. Au bruit que fit celle-ci en claquant, elle sursauta, puis sourit de son effroi. Elle tâtonna pour trouver le bouton de l'interrupteur et appuya : la lumière éclaira la boutique. Mme Leroi, horrifiée, fit un bond en arrière et se colla contre la porte...

Son magasin avait été sauvagement saccagé.(...)

La puce, détective privé, Sarah Cohen-Scali, Casterman.

LIRE

UN

TEXTE



La villa d'en face

Chapitre un

Les nouveaux voisins

Ca fait bien une heure que Claudette regarde la télé, quand tout à coup elle se retourne vers Philippe :

- *Tu sais quoi, Philou ? La télé, c'est comme si on regardait le monde avec des jumelles. Tout est beaucoup plus près !*

Philippe répond machinalement :

- *Oui, petite sœur.*

Il est devant la fenêtre, emmitouflé dans une couverture, et il observe le village avec les jumelles de son père. C'est son jeu préféré depuis deux jours, depuis qu'il a attrapé une bronchite en tombant dans le puits du jardin. Il faut dire quelles sont épatantes, ses jumelles. Elles grossissent tellement qu'on peut deviner ce que disent les gens, rien qu'en regardant leurs lèvres.

Claudette prend un air boudeur.

-- *N'empêche qu'à la télé, il se passe des trucs plus intéressants que dans le village.*

-- *Pas sûr, Clo, pas sûr !*

Philippe dirige maintenant les jumelles sur la villa d'en face. Un grand type blond se promène avec un chien-loup dans le jardin. C'est un hollandais. Il est venu habiter là récemment avec sa femme.

-- *Clo ! Comment s'appelle-t-il le nouveau locataire d'en face, le hollandais ?*

-- *Je ne sais pas. Van der quelque chose. Je l'ai rencontré ce matin. Il a dû se blesser, il avait un gros pansement au bras.*

-- *Un pansement au bras ? Tu as dû rêver.*

Là, au bout des jumelles, le hollandais joue avec son chien, il fait tourner une branche au-dessus de sa tête.

-- *Pas le moindre pansement !*

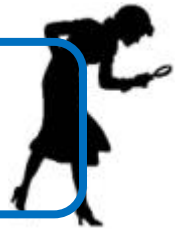
-- *Fais voir !*

Claudette bondit comme un chat et s'empare des jumelles.

LIRE

UN

TEXTE



-- *Ca alors ! Ce matin, il avait le bras en écharpe, j'en suis sûr.*

Philippe a un petit rire.

-- *Tu vois, Clo ! Il se passe des trucs intéressants dans un village. Un type qui met un pansement pour sortir et qu'il enlève en rentrant à la maison... Elle fait mieux que ça, la télé ?*

-- *Oui, Monsieur. Elle fait mieux que ça.*

Claudette tourne à fond le bouton du son. C'est l'heure des informations télévisées. On parle du hold-up qui a eu lieu la semaine dernière à la Banque Centrale de Vichy.

L'un des gangsters a été arrêté. L'autre s'est enfui avec l'argent volé, mais il est blessé et la police le recherche. Le journaliste de la télé lit un communiqué :

« la Banque Centrale de Vichy offre une prime de 1500 euros à qui permettra la capture de cet homme... »

Claudette coupe le son.

-- *Alors Philou, c'est intéressant, ça ?*

-- *Peut-être, mais ça me dégoûte, cette histoire de primes. Moi, je ne dénoncerai jamais personne, même pour 10 millions d'euros. !*

Chapitre deuxième une fausse blessure

Il est bientôt une heure et demie, Claudette doit repartir pour l'école. Du bas de l'escalier, elle crie à son frère :

-- *N'oublie pas ton sirop !*

Et la porte claque. Philippe reprend son médicament, puis il se met au lit pour faire une sieste. Mais il arrive pas à dormir. Dès qu'il ferme les yeux, il revoit le puits du jardin, noir, profond, glacé. Il a bien failli se noyer en tombant là-dedans. C'était affreux. si maman avait été là, elle en serait morte de peur. Mais elle est partie chez grand-mère pour quelques jours en les confiant à la voisine.

« Il faut absolument que je guérisse avant son retour », pense Philippe.

Il regagne son fauteuil devant la fenêtre, et il suspend les jumelles à son cou. Tout de suite, il se sent mieux. Il se dit :

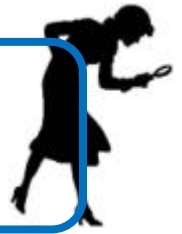
« Je dois surveiller l'horizon ! Je suis un commandant de navires, comme papa ».

Le père de Philippe est un commandant, un vrai, avec un bateau. En ce moment, il navigue sur un pétrolier, quelque part en mer Rouge. Quand il est là, il n'aime pas tellement qu'on joue avec ses jumelles. C'est qu'elles sont super perfectionnées ! Elles doivent coûter cher !

LE RE

UN

TEXTE



-- Combien ? se demande Philippe. Cent euros ? deux cents euros ? Cinq cents euros ?

Tout en réfléchissant, Philip règle ses jumelles sur la villa d'en face. Tiens ! Le facteur est devant le portail. Il donne un télégramme à la femme du hollandais. Elle remercie, referme le portail, ouvre nerveusement le télégramme... On dirait un petit film ! Il ne manque que la musique. Et voilà le hollandais qui rapplique avec son chien loup. Il lit le télégramme, puis il le déchire et le jette dans la grande poubelle marron.

Philip déplace maintenant ses jumelles pour observer l'école située au bout de la rue. Quatre heures et demie, dit l'horloge ronde au-dessus de la porte. À la même seconde, l'école s'ouvre et tous les enfants jaillissent en criant de joie.

Philippe voit tout de suite Clo qui court vers la maison. Elle a huit ans, Philippe à 12 ans, et ils s'aiment beaucoup.

Au moment où Claudette passe devant la villa d'en face, le hollandais sort de chez lui. Il a le bras en écharpe ! Clo s'arrête pile. Elle jette un coup d'œil vers la fenêtre de Philippe et, mine de rien, elle se met à suivre le hollandais.

Une demi-heure après, elle arrive, rouge, excitée, dans la chambre :

-- *Tu m'as vu, Philou ? J'ai fait le détective ! Je peux te dire que Van der truc est allé à la pharmacie. Il a acheté de la liqueur de Dakar. C'est un désinfectant. Il a dit que son chien l'avait mordu.*

-- *Quel menteur ! dit Philippe. Son chien ne ferait pas de mal à une mouche. Tu sais, Clo, ce type m'intéresse de plus en plus. Tout à l'heure, il a reçu un télégramme et il l'a jeté à la poubelle. Il faut absolument récupérer ce papier.*

Chapitre troisième

Des photos mystérieuses

Le soir, pendant que Claudette regarde la télé, Philippe monte la garde à sa fenêtre. Tout est calme en face. Et puis soudain, le portail s'ouvre : la hollandaise tire la poubelle sur le trottoir.

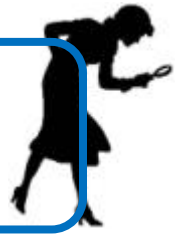
-- Ca y est, Clo ! Tu peux y aller !

Claudette s'en va en imitant le bruit d'une mobylette poussée à fond. Cinq minutes après, en revenant, elle jette une poignée de bout de papier sur la table :

LIRE

UN

TEXTE



-- Tiens, le voilà ton télégramme. Il y avait juste des épiluchures par-dessus. Elle s'assoit devant la télé, et Philip se met au travail. Il rassemble les morceaux de télégramme, comme les pièces d'un puzzle.

-- Regarde, Clo ! J'ai fini.

Claudette se penche par-dessus l'épaule son frère. Elle lit à voix haute :

-- « Liqueur de Daquin. Stop. Renseignements chez Lucienne. Stop. »

Philip se gratte la tête.

-- Tu vois, quelqu'un a demandé aux hollandais d'acheter de la liqueur de Daquin.

-- c'est peut-être un homme qui est blessé pour de vrai et qui va venir se faire soigner par le hollandais.

-- oui... Mais Lucienne alors, qui c'est ?

-- oh ! Philou, laisse tomber, c'est trop compliqué ! Regardons plutôt la télé, c'est les infos, il reparle du hold-up.

Sur l'écran, un policier montre un portrait robot du gangster en fuite : il a les cheveux en brosse, une grosse cicatrice sur la figure.

--Brrr.. Il est horrible ! dit Claudette. On dirait Frankenstein !

Un journaliste annonce que le gangster a été aperçu dans la banlieue de Clermont-Ferrand.

-- C'est pas tellement loin de chez nous, pas vrai Philou ?

Claudette éteint le poste. Elle se glisse dans son lit.

-- Philou, ces hold-up de la télé, c'est quand même plus intéressant que le faux pansement de Van der bidule, non ?

-- Peut-être pas, répond Philip en se couchant lui aussi.

Il a éteint la lumière. Claudette s'endort tout de suite. Philip aimerait en faire autant, mais dès qu'il ferme les yeux, il revoit le puits, ça l'empêche de dormir. Alors il se relève, il s'assoit dans son fauteuil et il reprend les jumelles. Il les braque sur la villa d'en face. Les fenêtres du premier étage sont encore éclairées.

LIRE

UN

TEXTE



Tiens ? Le hollandais se prépare à projeter des diapositives. Il installe un écran sur le mur. Sa femme trie les diapos en les regardant par transparence. Elle en met trois de cotés et écrit dessus avec un crayon feutre.

Maintenant le hollandais passe les diapos. D'abord Philippe voit sur l'écran un train de marchandises. Pas un vrai, un modèle réduit. Un joli petit train avec un magot citerne, un wagon à bestiaux, et un wagon bâché : celui-là est entouré d'un rond au feutre

Une deuxième diapo montre un panneau routier avec ces mots : « direction Nîmes ». Et puis Philip sursaute : sur la troisième diapo, il a reconnu le célèbre viaduc qui se dresse à la sortie du village. Au milieu de la courbe de viaduc, il y a une croix tracée au feutre.

Le milieu du viaduc, c'est l'endroit où les trains roulent tout doucement, à cause de la courbe. Qu'est-ce que cela veut dire ?... À cet endroit là, un homme pourrait sauter d'un train sans se faire mal...

Dans toutes les pièces de la villa, la lumière est éteinte depuis un bon moment. Philippe réfléchit encore devant sa fenêtre. Enfin il murmure :

-- J'ai compris, j'ai compris...

Et il s'endort dans son fauteuil en souriant.

Chapitre quatrième

Des ombres dans la nuit

le lendemain matin, quand Philip se réveille, Claudette déjà en train de prendre le petit déjeuner.

-- Alors Philou, dit-elle, tu enquêtes même pendant la nuit ?

Philippe sort péniblement de son fauteuil. Il se sent tout endolori, il a pris une mauvaise position en dormant.

-- Te moque pas de moi, Clo ! Je peux t'expliquer le télégramme du hollandais. Tu te souviens de ce télégramme ?

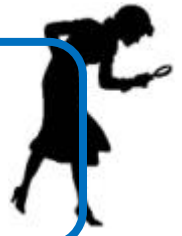
-- Oui, oui. liqueur de Daquin, renseignements chez Lucienne. » Alors ?

-- Hier, on a dit que la liqueur de Daquin était peut-être pour un blessé qui allait arriver chez le hollandais... Eh bien, aujourd'hui, je peux te dire que ce blessé va arriver dans un wagon bâché d'un train de marchandises en direction de Nîmes.

LIRE

UN

TEXTE



Claudette est sidérée.

-- Comment tu sais ça ?

Philip lui raconte en détail ce qu'il a vu cette nuit, la séance de projection, les trois diapos marquées au feutre.

- Et alors, dit-il, j'ai tout compris ! Ces diapos, ce sont les « renseignements » que le hollandais doit envoyer à la fameuse Lucienne. Elle, ensuite elle va les transmettre au blessé !

Claudette siffle d'admiration.

-- Pas mal ! Maintenant, tu n'as plus qu'à vérifier si le blessé arrive. Bon courage, moi je vais à l'école.

Elle attrape son cartable et file dans l'escalier :

-- N'oublie pas ton sirop, Philou !

Toute la journée, Philip reste aux aguets. Il surveille la villa. À un moment, le hollandais sort de chez lui avec le bras en écharpe et un petit paquet à la main. Il a l'air pressé. Philip se dit : « il va sûrement à la poste pour expédier ses diapositives à Lucienne ».

Le lendemain, c'est la hollandaise qui sort de la villa. Elle s'en va en voiture, et quand elle revient, elle sort du coffre une tonne de provisions. Des bouteilles, des boîtes de conserve, des légumes.

« Quel chargement ! » se dit Philip. « Elle attend sûrement quelqu'un ».

Le soir, en rentrant de l'école, Claudette demande :

-- Dis donc, Philou il n'est pas encore arrivé ton bonhomme ?

-- Patience, Clo ! Des trains de marchandises, il n'y en a pas si souvent.

Claudette laisse Philip à ses jumelles. Elle prépare à manger puis elle téléphone à maman.

-- Tout va bien, ma petite maman chérie... Mais oui, on se débrouille... Non, je t'assure, je ne regarde pas trop la télé... Je t'embrasse !

Puis, elle allume la télévision. Aux dernières informations, on annonce que la police a perdu la trace du bandit qui ressemble à Frankenstein.

En allant se coucher, Clo déclare :

-- La télé c'est tout de même marrant ! Il y a toujours du suspense.

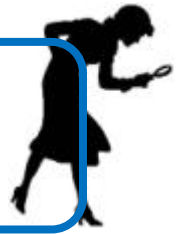
Tout le village s'endort en même temps qu'elle. Seul, Philip veille dans son fauteuil. Il est sûr que cette nuit, il va se passer quelque chose.

En effet, à deux heures du matin, une ombre d'homme se glisse hors de la villa, suivie d'une ombre de chien. Une heure plus tard, ce sont trois ombres qui reviennent et qui pénètrent sans un bruit dans la maison obscure.

LEIRE

UN

TEXTE



Chapitre cinquième le vrai blessé

Le lendemain, ce dimanche. Il fait un soleil de fête. Là-bas, dans la villa, tout semble dormir. Seul le chien loin gratte ses puces sur le perron.

Claudette se glisse près de Philip.

-- *Alors ?*

-- *Alors j'avais raison. Le blessé est arrivé cette nuit. En ce moment, il doit se reposer... tu sais, Clo, si on ne veut pas le rater, il faut qu'on surveille la villa chacun son tour.*

Toute la matinée, Philippe et Claudette se relaient à la fenêtre. Peu à peu, la villa d'en face s'éveille. Le hollandais sort dans le jardin, il joue avec son chien. Puis sa femme vient cueillir des roses. Mais leur invité ne se montre toujours pas. Enfin, un peu avant midi, Philip pousse une espèce de rugissement :

-- *Ca y est !*

Un homme vient de surgir à la fenêtre du salon. Philip règle un peu mieux les jumelles et c'est comme s'il recevait un coup au cœur. L'homme a les cheveux en brosse, on voit aussi une grosse cicatrice sur sa figure. Et il est blessé, il a le bras en écharpe !

Claudette accourt et Philip lui passe les jumelles.

-- *je te préviens, Clo, c'est le gangster, le type à la tête de Frankenstein.*

Claudette reste un long moment immobile, mais ses mains tremblent.

-- *Ca alors ! Qu'est-ce qu'on va faire, Philou ?*

-- *J'en sais rien.*

-- *On pourrait prévenir les gendarmes.*

-- *Pas question ! Mais c'est un type dangereux. Il a tué un employé de la banque, à Vichy !*

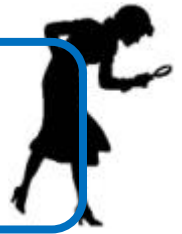
-- *Laisse-moi, il faut que je réfléchisse.*

La journée s'écoule lentement. Malgré sa blessure, l'homme n'arrête pas d'aller et venir, comme une bête en cage. Il sort de la maison, il rentre dans la maison, il sort à nouveau dans le jardin. C'est donc ça, un ennemi public ! Même de loin, il fait drôlement peur. Il faut dire qu'il est armé. Il a un fusil à lunettes. Il l'a sorti de son étui pour le montrer hollandais.

LIRE

UN

TEXTE



Philippe pose les jumelles à côté de lui. Il commence à se rendre compte que ce petit jeu devient dangereux. Mais que faire ?

Claudette est allée chercher du pain. Quand elle revient un quart d'heure plus tard, elle est très excitée.

-- Je suis passée devant la villa ! Il y avait la voiture des hollandais...

-- Ben oui, et alors ?

-- Alors j'ai crevé les pneus avec mes ciseaux ! Comme ça, ils ne pourront pas s'en aller.

Philippe est consterné :

-- Mais tu es folle, complètement folle ! Maintenant, ils vont se méfier, ils vont se douter de quelque chose.

-- Je voulais t'aider, cette tout.

Philippe ne répond pas. Une énorme inquiétude monte en lui. Quelle catastrophe ! Hier, il jouait, maintenant ça tourne au drame.

Cette nuit-là, il a du mal à dormir. Et quand il se lève, le lendemain, le soleil est déjà haut. Claudette est partie à l'école depuis longtemps. Elle lui a laissé un petit mot : « *j'espère que tu n'es plus fâché, Philou !* »

Non, il n'est plus fâché, bien sûr. Mais il a décidé d'être prudent, et de ne plus regarder la villa avec les jumelles. Enfin, il va juste jeter un petit coup d'œil, le dernier, c'est juré.

Il boit son café à toute vitesse puis il retourne dans sa chambre. Il braque ces jumelles sur les fenêtres, et une terreur glaciale l'envahit : là-bas, l'homme à la cicatrice le regarde et le vise, lui, Philippe, à travers la lunette de son fusil.

Chapitre sixième la panique

Philippe, épouvanté se rejette en arrière. Il entend le claquement sec d'une balle sur le mur de la maison.

-- Bon sang ! Il me tire dessus ! Il croit que je vais le dénoncer !

Philippe hurle :

-- Non ! Non ! Je ne dirai rien !

Mais il sait bien que l'autre ne peut pas l'entendre, et que de toute façon, il ne le croira jamais.

-- Allons, un peu de sang-froid ! Se dit-il. Il faut que je sorte de la maison. Et sans courir.

LE RE

UN

TEXTE



Mais il court, c'est plus fort que lui. Il dévale escalier. Il traverse le jardin jusqu'au puits. Et là il trébuche parce que son lacet est défait. Il pose les jumelles sur la margelle du puits et il s'agenouille pour renouer son lacet. Il entend alors un second claquement tout près de lui. Les jumelles ! La balle à frappé les jumelles ! Elles sont tombées dans le puits !

Mais si Philippe ne s'était pas baissé, c'est lui qui aurait reçu la balle... Il serait sûrement mort à l'heure qu'il est.

-- Je n'ai plus qu'une solution, pense-t-il, aller chez les gendarmes ! Si j'y arrive...

Philippe fait demi-tour, juste à temps, car une troisième balle frappe la margelle du puits. Il traverse la cuisine en trombe et il ouvre la porte qui donne sur la rue. C'est jour de marché. Philippe fonce dans la foule. Il zigzague, il se faufile entre les étalages, en pensant : « Il n'osera plus tirer avec tous ces gens. »

C'est vrai. Le bandit ne tire plus. Il fait pire. Philip entend d'abord des aboiements, puis il se retourne et voit, courant sur lui, le chien loup du hollandais. Il n'a plus un air gentil, le chien. Ses yeux flamboient, ses crocs luisent comme des lames. Et il court vite, si vite ! Philip a juste le temps de plonger dans la gendarmerie. En claquant la porte derrière lui, il entend le choc du chien qui vient s'y assommer. Le reste, Philip l'a vu à la télé, avec Claudette. Les gendarmes ont entouré la maison du hollandais. Les deux hommes et la femme sont sortis, mains en l'air.

Philippe disait : « *Tu sais, Clo, c'est eux qui m'ont obligé à les dénoncer. Je ne l'aurais jamais fait. Et puis je suis bien obligé d'accepter la prime de mille cinq cents euros : il faut que je rachète une paire de jumelles à Papa.*

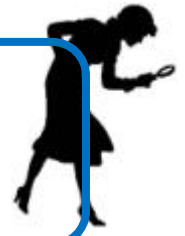
Claudette, elle, répétait :

-- *T'avais quand même raison, Philou. Dans un village, il peut se passer des trucs aussi terribles qu'à la télé !*

LIÈRE

UN

TEXTE



« Un tueur à ma porte » de Irina Drozd (extrait)

Daniel s'est brûlé les yeux aux sports d'hiver, il doit porter des verres fumés, ce qui l'empêche de voir distinctement. Il entend des cris, se dirige à tâtons vers la fenêtre et aperçoit un meurtrier tentant de tuer son voisin, Christian Franval.

Quelque chose le réveilla. Daniel mit quelques instants à comprendre ce que c'était. Un cri. Un toussotement bizarre qui se termina par une note suraiguë. Et puis des râles qui résonnèrent dans le silence de la nuit. Machinalement, il alluma la lumière. Ses yeux se mirent aussitôt à pleurer. Il les ferma et comme les râles s'accentuaient, il se leva lentement. Il se dirigea vers la fenêtre à tâtons, sortit sur le balcon et rentra aussitôt, surpris par le froid. Il se rendit compte qu'il n'avait pas fermé les volets. Les râles s'étaient arrêtés net, mais la toux continuait.

« Le roi des menteurs » de Patrick Mosconi (extrait)

Ma montre indiquait onze heures.

Dans ma tête, un curieux mélange. Entre le rêve éveillé et la lucidité. Une sorte de somnolence vigile. Mes impressions et mes réflexions allaient du film à ma petite soeur. Les deux n'étaient pas bien réels mais ils avaient la force de l'évidence. Comme une certitude qu'aucune preuve ne vient confirmer, mais qui est flagrante... Hou ! Là, là !

Je m'égare dans l'abstraction. Et comme le dit monsieur Belach, mon prof de français: « Etienne, tu as du vocabulaire, certes, mais tes propos sont assez confus. »

Le bruit d'une clé qui farfouille dans une serrure me fit dresser l'oreille.

« C'est papa qui rentre. Mathilde est née ! »

J'avais parlé à haute voix, comme l'idiot du village. La joie, ça rend bête.

Pourtant, un petit détail clochait : je n'avais pas entendu la voiture de papa.

Plein d'appréhension, je me levai. Sans allumer la lumière, j'allai me poster devant la fenêtre, protégé par le rideau que je repoussai légèrement.

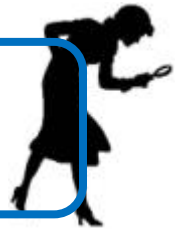
La nuit était sale, presque noire. Une forme s'activait devant la porte.

CE N' ETAIT PAS PAPA !

LIRE

UN

TEXTE



« Un printemps vert panique » de Paul Thiès (Extrait)

Martin sort par la rue des Quatre-Vents et flâne jusqu'à la place Saint-Sulpice. Il fait très beau ; il oublie ses soucis et sifflote, heureux de cette promenade imprévue. C'est la Foire de printemps et, comme chaque année, les nombreux antiquaires du quartier ont installé des boutiques de fortune autour de la grande fontaine blanche. La place ressemble à la fois à une galerie d'art et à un marché aux puces.

Les vendeurs proposent de vieilles boîtes de biscuits et des statuettes d'ivoire, des médailles militaires ou des livres illustrés de Jules Verne.

Martin le rêveur imagine de grands bateaux à voiles sur la Seine et d'immenses ballons multicolores dans le ciel de Paris. Ils survolent la tour Eiffel et se posent devant Notre-Dame.

Le garçon s'engage rue Palatine, une ruelle étroite et déserte. Il fronce les sourcils et se retourne plusieurs fois, vaguement inquiet.

Quelqu'un le suit.

« Drôle de samedi soir » de Claude Klotz (Extrait)

A l'autre bout de la pièce, sous le divan, Harper Delano Conway se mit à compter les marches. Son coeur frappait aussi fort que les semelles d'Andrews Walcho. Il ferma les yeux et adressa une prière fervente au Superman Céleste.

C'était la quatorzième qui comptait. Il fallait attendre la quatorzième marche. Dans quelques secondes, ce gros bonhomme l'aurait atteinte.

Huit, neuf, dix, onze... Walcho s'arrêta.

« Tu es au premier ? Chuchota-t-il.

-Oui, répondit Wilbur, je viens de te le dire, ne répète pas toujours tout, dépêche-toi, ce gosse a dû laisser la clef sur la porte.

- La clef sur la porte », dit Walcho.

Il recommença à monter.

Douze, treize...

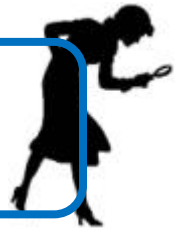
« On n'y voit vraiment rien », soupira Walcho.

Il leva la jambe, posa son pied sur la quatorzième marche et...

LIRE

UN

TEXTE



« Les aventures de Cornin Bouchon » (Extrait)

Bref, on est entrés par la porte, en marchant sur la pointe des pieds ; ce n'était pas vraiment la peine puisqu'il n'y avait personne, mais ça faisait mieux ; et même, j'ai ouvert la porte de la cuisine d'un grand coup de pied, comme les policiers dans les films. A la maison, on n'ose pas le faire, parce que monsieur Magnat notre papa nous dit vandales et qu'on abîme le peinture, mais là, on aurait eu tort de se gêner. Seulement, dans la cuisine, il n'y avait rien d'intéressant, et Foufouille m'a demandé tout bas :

Qu'est ce qu'on fait maintenant ?

-Eh ben, on cherche une preuve de l'assassinat, patate !

-C'est quoi, une preuve d'assassinat ?

-Eh ben, n'importe quoi ! Un revolver, ou une hache couverte de sang...

Foufouille a eu un frisson, et j'ai bien vu qu'il commençait à avoir peur.

« Les doigts rouges » de Marc Villard (Extrait)

C'est le grincement cafardeux d'une porte qui, à minuit, le réveilla. Il se dressa sur son lit, le front trempé de sueur. Ricky détermina de suite l'origine de ce bruit très spécial : on tirait à nouveau la porte de la grange.

Il avança jusqu'à la fenêtre et entrouvrit les volets. La lanterne située au-dessus du portail d'entrée était allumée et répandait son faisceau sur la courette et une partie du jardin. Ce que vit Ricky le terrifia. Georges et Sophie, arc-boutés à chaque extrémité d'un grand sac en plastique noir, tiraient ce lourd fardeau aux formes indistinctes en direction de la cuisine.

Alors Ricky passa en revue tous les événements des deux derniers jours : la disparition de Bruno Ségura, la gêne de Georges, le sang sur les mains de son frère, la grange bouclée, le sac en plastique.

Puis, subitement, il se souvint aussi de la tronçonneuse. Les images épouvantables d'un film interdit aux moins de treize ans s'imposèrent à son esprit : *Massacre à la tronçonneuse* mettait en scène un assassin qui découpait les gens en morceaux.

Et l'horrible vérité lui donna le vertige.